

À la croisée de l'histoire de l'art et de l'histoire politique mexicaines

MARIE LECOUEY

CRIIA – UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE

mlecouve@parisnanterre.fr

1. L'objectif de la présente contribution est d'enrichir la réflexion sur l'apport des chercheurs spécialisés en « civilisation » par le récit d'un parcours personnel, un cas particulier qui puisse permettre au lecteur de se forger sa propre opinion sur le sujet. Pour ma part, je ressens une attirance aussi forte pour l'hispanisme que pour les sciences humaines, et je trouve utile l'étude par « aires » qui, dans le cas hispano-américain, me semble faire sens. Je vais donc aborder, dans une première partie, mon parcours de formation, jalonné de questionnements et de choix ; puis les fonds mexicains auxquels j'ai eu recours et les apports des archives ; et je finirai par évoquer l'utilité essentielle de la transdisciplinarité et des réseaux qui ne manquent jamais de se tisser autour de sujets proches entre spécialistes issus de différentes formations. La diversité et la complémentarité sont essentielles dans le plaisir de mettre en lumière plusieurs aspects d'un même phénomène.

1. Parcours de formation : la langue espagnole, l'image, l'enseignement de la civilisation, le Mexique

2. Ayant réalisé un cursus en LLCE espagnol, puis présenté l'agrégation dans cette discipline et soutenu une thèse en « sociétés occidentales » – selon la nomenclature de l'Université Paris Diderot –, j'occupe actuellement un poste de maître de conférences en civilisation hispano-américaine. Pendant deux décennies, je me suis intéressée à un domaine particulier, qui s'est avéré bien plus complexe et ample que je ne l'avais imaginé : les liens entre les arts plastiques et la politique, dans la nation mexicaine née en 1821 et consolidée après la guerre contre les États-Unis de 1846-1848.

3. Après une maîtrise consacrée au théâtre romantique espagnol, qui m'a initiée à la recherche dans la presse et à l'histoire du XIX^e siècle, j'ai réalisé au Mexique, en 1995-1996, un DEA d'études hispaniques sous la direction de Jean-Paul Duviols. Il occupait en Sorbonne une chaire de civilisation et littérature hispano-américaines et nous avions en commun un grand intérêt pour l'iconographie produite sur et par les habitants de l'Amérique espagnole puis hispanophone. Ce séjour d'une année universitaire dans la ville de Mexico devait en outre me préparer à présenter, un an après mon retour, l'agrégation d'espagnol. Le sujet du mémoire a été déterminé par mon directeur en fonction de ma passion pour les œuvres d'art, et en particulier les peintures : « la représentation des Indiens dans la peinture mexicaine du XIX^e siècle ». Mon DEA fut donc une sorte d'inventaire raisonné de ces œuvres. Il éveilla une multitude de questions, et surtout l'envie de me tourner vers un spécialiste des sciences humaines et sociales pour acquérir des méthodes susceptibles de me guider dans la recherche de réponses à mes questionnements. Je me suis donc rendue au séminaire de François-Xavier Guerra, professeur d'histoire à Paris I Panthéon-Sorbonne, qui m'a proposé de contacter certains de ses anciens étudiants, parmi lesquels Pilar González Bernaldo, historienne et, à l'époque, professeur de civilisation latino-américaine à l'université Paris 7 Denis Diderot. C'est auprès d'elle que le ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche m'a attribué un poste d'AMN (Allocataire Moniteur Normalien - équivalent du contrat doctoral ENS).
4. Ainsi, pour ma thèse doctorale, outre la consultation d'ouvrages d'historiographie dont je reparlerai, j'ai été amenée à élargir mon objet de recherches et mon corpus. Il m'a fallu, entre autres, connaître le fonctionnement de la *Academia de San Carlos*, institution qui formait les artistes ; étudier la réception et le devenir des œuvres que j'avais répertoriées ; tenter d'en savoir plus sur le marché de l'art mexicain de l'époque ; et, bien sûr, reconstituer la galaxie des chroniques qui avaient pu être consultées et utilisées par les artistes au moment de concevoir la représentation de telle ou telle scène historique. Il était aussi pertinent de savoir quel discours leur tenaient leurs professeurs, quels élèves obtenaient des bourses et des prix et grâce à quelles productions ; quels sujets de concours étaient imposés aux élèves les plus avancés ; quelles œuvres étaient produites lors des très convoités séjours d'études à l'étranger (Rome, la plupart du temps). Enfin, la critique d'art était un élément essentiel : ma directrice de thèse m'a per-

mis de réaliser qu'une critique qui semblait purement formelle et esthétique était bien souvent orientée politiquement. Je suis donc bien vite passée du plaisir d'admirer une peinture et d'en observer les détails à l'enquête méticuleuse qui pourrait me permettre d'en suggérer le sens et la fonction dans son contexte, qui était en réalité pluriel : les expositions de l'Académie des Beaux-Arts de Mexico, les reproductions de certaines œuvres dans la presse, et même leur exportation aux expositions internationales, pour lesquelles elles étaient parfois conçues spécifiquement. Au passage, j'élargissais le champ d'étude aux sculptures et aux gravures, et à l'architecture lorsqu'elle se référait aux cultures indigènes. Pour mener cette enquête, il me fallait donc consulter plusieurs types de sources, et trouver mes outils de synthèse et d'analyse des informations collectées.

2. Les sources mexicaines : archives de l'Académie et des ministères, fonds de livres et de revues

5. La consultation des sources s'est faite par élargissement progressif, l'accès étant plus ou moins facile en fonction des institutions de tutelle, des périodes (mouvements sociaux, directions plus ou moins désireuses d'ouvrir l'accès à leurs fonds) et des contacts disponibles. Le premier pan de mes recherches est lié aux œuvres d'art et à l'académie en tant que lieu de formation des artistes et de diffusion de l'art. Un deuxième pan, plus large, a trait à l'environnement intellectuel, culturel, politique, et m'a amenée à consulter principalement des ouvrages et des titres de presse.
6. Mon corpus initial a été la compilation des catalogues des expositions de l'Académie (Romero de Terreros, 1963). Celle-ci fonctionnait à la fois comme organisme de formation et comme moteur de la vie artistique, en organisant, à partir de 1849 et jusqu'à 1898, des expositions d'art – annuelles, biennales, parfois plus rares selon les périodes. Le Mexicain Manuel Romero de Terreros avait déjà fait l'immense travail de publier cette compilation exhaustive assortie d'un index onomastique. J'en ai extrait les titres de tous les originaux exposés en peinture, sculpture, gravure. Cela me permettait de connaître les œuvres consacrées à différents thèmes (religieux, historique, allégorique, réaliste), et en particulier à « mon sujet » : la représentation des Indiens du passé. Reprenant plus tard la même compilation, je me suis intéressée à d'autres documents, en parti-

culier la liste des souscripteurs de chaque exposition, utile pour observer le degré d'implication du gouvernement, ou la présence de bienfaiteurs membres des principales familles politiques, dans une perspective prosopographique.

7. Après les catalogues des expositions, j'ai consulté ceux des archives de l'institution, « la Antigua Academia de San Carlos », désormais intégrée à la Universidad Nacional Autónoma de México (UNAM). Là aussi, un chercheur mexicain avait accompli un travail de titan et publié des compilations assorties d'index onomastiques (Báez Macías, 1968). À partir de la courte notice descriptive qui figurait dans le catalogue, je pouvais me reporter à la microfiche du document d'archive, consultable à bibliothèque de la faculté d'architecture de la UNAM. Le contenu des documents d'archive est bien sûr extrêmement varié : fiches individuelles contenant des éléments biographiques ; échanges de courriers porteurs de demandes, de promotions, de propositions, de mises en garde ; listes d'élèves primés, de professeurs en poste, ou de sujets de concours ; circulaires émanant du ministère et conviant le corps professoral à se rendre avec les élèves à telle ou telle cérémonie civique...
8. Après quelques années de patience, j'ai aussi obtenu l'autorisation d'accéder au bâtiment historique lui-même, en centre-ville, et d'y consulter, d'une part, les libros de actas contenant les procès-verbaux des réunions et des jurys, et, d'autre part, les ébauches au fusain ou crayon sur carton et papier épais, réalisées par les élèves pour les concours biennaux, les plus importants. Le retour à l'image, à l'observation du détail, après avoir lu tant d'éléments sur le contexte, a été un vrai bonheur. J'ai pu conserver des scans de ces esquisses. Quelques toiles résultant de ces concours sont dans les réserves du Museo Nacional de Historia (au château de Chapultepec). J'ai pu en voir certaines encore plus tard, mais il m'a été impossible d'en obtenir des reproductions de qualité. Très récemment j'ai été présentée au personnel d'un musée privé, cette fois, mais immense (Museo Soumaya), dont les fonds sont bien plus importants que ce qui est exposé et accessible au public. Concernant le XIX^e siècle, les fonds encore peu exploités les plus conséquents sont ceux de photographie. Il reste difficile voire impossible, sans contacts, d'accéder aux fonds d'archives et d'œuvres conservés dans les musées.

9. L'Académie est devenue en 1869 ENBA (Escuela Nacional de Bellas Artes) et est alors passée sous la tutelle du ministère de l'Instruction Publique. J'ai consulté, à l'Archivo General de la Nación, les archives de son ministère de tutelle pour la période 1869-1910. C'est là que j'ai trouvé, par exemple, les nominations, les élèves primés, les convocations pour les fêtes civiques. Puisque les Archives Générales conservent les archives de tous les ministères, j'y ai aussi consulté la section du ministère des travaux publics, ou Secretaría de Fomento, pour voir, d'une part, ce qui concerne les monuments et, d'autre part, la section consacrée aux expositions internationales et universelles, dont certaines ont fait une grande part aux arts plastiques mexicains (Paris 1889 et Chicago 1893, par exemple). La bibliothèque des archives m'a en outre permis d'accéder aux rapports : ceux du ministère de l'instruction publique, mais aussi ceux des travaux publics, comportant quelques photographies de monuments ou de bâtiments publics. Ces documents officiels permettaient de saisir la politique publique et la place de l'art dans cet ensemble, mais aussi de constater le soin apporté à la diffusion des images de monuments importantes pour les ministres, comme le Monumento ipsográfico – qui passe totalement inaperçu aujourd'hui, sur la place principale de Mexico. J'ai finalement consulté la section du dépôt légal, mais, à ma grande surprise, je n'y ai rien trouvé d'utile. Aujourd'hui, il est devenu très pesant de consulter les documents de l'AGN, les fichiers manuels ayant disparu et le chercheur étant invité à faire des recherches par mot-clé et à demander non plus des caisses mais des dossiers, en nombre limité.
10. La presse est une source essentielle, et là encore mon travail de dépouillement a été grandement facilité par l'existence d'une compilation d'articles touchant à l'histoire de l'art, coordonnée par une chercheuse mexicaine (Rodríguez Prampolini, 1997). Après quelques années, je me suis rendu compte qu'il fallait compléter cette compilation par un dépouillement personnel. Il m'est parfois arrivé de dicter à un petit enregistreur, à mi-voix, le contenu d'un article qui avait échappé aux compileurs et que je n'avais pas le droit, ou le temps, de photocopier (je n'avais pas encore de téléphone portable...). J'ai donc trouvé là des informations sur la réception des expositions ; des initiatives d'artistes (organiser une exposition pour secourir les victimes d'une inondation ; peindre un tableau original) ; des inaugurations de monuments, des projets de monuments en bien plus grand nombre que les réalisations ; des événements mondains impliquant l'art (cadeaux offerts

à un ambassadeur, à l'épouse du président). La compilation me permettait de connaître les titres de presse qui publiaient de la critique d'art et, en les consultant de manière systématique, j'y ai trouvé des sujets connexes, notamment dans les publicités, qui en disent long sur le rapport à l'identité nationale, à la notion de modernité, ou sur la cote de popularité de certains pays, produits, ou pratiques. Toutes sortes d'idées d'articles ont surgi de la fréquentation de la presse.

11. Une difficulté majeure s'est présentée lorsque la UNAM est entrée, au printemps 1999, dans un mouvement de grève de grande ampleur, car la Biblioteca Nacional et la Hemeroteca Nacional (où est déposée la presse) se trouvent toutes deux sur le campus universitaire. Mon séjour de 3 mois cette année-là n'a donc pas permis de consulter les sources visées.
12. Je m'intéressais non seulement à l'art mais aussi à l'identité nationale et, en particulier, à l'écriture de l'histoire en ce qui concernait ses premiers épisodes : l'époque préhispanique et la Conquête. Sur ces sujets, il n'existait pas de compilation, et il est évident que je n'ai pu être exhaustive. Mais je ne pouvais pas non plus me laisser glisser sur la pente de l'histoire de l'archéologie au Mexique, autre sujet d'ailleurs déjà traité (Bernal, 1979), ou celle de l'histoire de la sauvegarde du patrimoine national et des musées, elle aussi déjà abordée (Morales, 1994). J'ai complété ces informations au gré des articles glanés pendant ces harassantes journées passées au *Fondo Reservado de la Hemeroteca Nacional*, un espace à l'écart où l'on peut passer des journées en cercle fermé. Tout près de là, le Fondo Reservado de la Biblioteca Nacional m'a permis de consulter les livres d'histoire nationale. Plusieurs d'entre eux étaient illustrés de magnifiques chromolithographies (Riva Palacio, 1887), dont certaines reproduisaient des tableaux académiques perdus. Le fonds contenait, en outre, des livres écrits par les enseignants de peinture de l'Académie Clavé et Landesio, par un ancien élève, F. S. Gutiérrez, ainsi qu'une histoire de la peinture mexicaine rédigée par un directeur (Couto, 1872). Un centre de recherches spécialisé sur le XIX^e siècle, le Instituto Mora, possédait non seulement une bibliothèque très riche, où j'ai pu consulter par exemple l'album photographique du pavillon mexicain à l'exposition de Paris 1889, mais aussi un fonds d'archives où se trouvent des croquis représentant des personnages aztèques, réalisés par un professeur de l'Académie, Manuel Vilar. J'ai aussi trouvé des livres rares à la bibliothèque du Colegio de México et des transcriptions de documents d'archives à la bibliothèque de la *Universidad Iberoamericana*. Ces trois

entités m'ont apporté certains documents connexes à mon sujet, permettant de compléter le panorama et de faire un pas de côté.

13. Pour finir de brosser un panorama prenant en compte les éléments identitaires, je me suis référée à la bibliographie existante quant aux productions culturelles telles que le théâtre, le roman, les livres d'histoire destinés aux enfants ; et surtout quant aux débats autour de l'histoire et en particulier de la conquête, la question du « père de la nation » ayant été débattue dans la presse et à l'assemblée nationale : était-ce Cortés qui apporte la culture espagnole ou Hidalgo qui amorce la séparation d'avec l'envahisseur ? Les archives de la ville de Mexico et, en particulier, la section « Monumentos » m'ont apporté beaucoup d'éléments de réponse.
14. Il restait à savoir comment conserver et mobiliser toutes les informations fournies par ces différents types de sources et de travaux. Comment avoir une vue d'ensemble du sens de ces matériaux hétéroclites, afin de produire un discours documenté et qui rende compte à la fois des ambiguïtés mais aussi des continuités parfois invisibles à première vue ? Car c'est bien le sens de la recherche : dépasser l'inventaire pour faire apparaître des réseaux de relations sous-jacentes, mettre à jour des interactions cachées. Je me suis finalement contentée de word et d'excel, mais il existe aujourd'hui des logiciels plus performants permettant de relier les fichiers d'informations entre eux, de créer des cartes mentales sur lesquelles on peut zoomer et dézoomer pour avoir réellement toute l'information sous les yeux, à divers degrés de synthèse.
15. Excel a présenté l'immense intérêt de pouvoir produire des graphiques à partir des chiffres obtenus en listant les œuvres religieuses, historiques, allégoriques... Les différents types de graphiques (linéaires, en bâtons, en camemberts) m'ont permis de réfléchir autrement qu'à partir de listes et de tableaux. Le graphique est un outil souvent utilisé par les sciences humaines, un peu moins je pense par les hispanistes, et c'est dommage.

3. Les sources contredisent parfois la bibliographie

16. Le plus grand plaisir du chercheur est de se plonger dans les sources, en particulier dans l'archive manuscrite avec ses taches d'encre, le feuillet de revue qui n'a rien à voir avec le sujet que l'on cherche mais dont mille détails nous attirent, la facture vieille de 150 ans égarée entre les pages d'un

livre, le bulletin de la société savante dont les pages n'ont pas été coupées par son destinataire et qui attendent de l'être depuis 180 ans. Interpréter les sources m'a semblé beaucoup plus périlleux, parce qu'il s'agissait maintenant de s'exposer, de prendre des risques. Heureusement, ma directrice de thèse m'indiquait la direction à suivre : d'une part, vérifier si les critères du beau ou encore de l'inacceptable n'avaient pas un rapport direct avec les débats politiques ; d'autre part, voir si les divisions politiques correspondaient aux goûts esthétiques. Une fois interrogées sous cet angle, les sources apportaient des réponses parfois surprenantes qui venaient nuancer et parfois infirmer ce que j'avais lu dans la bibliographie plus générale.

17. Prenons, par exemple, l'affirmation connue de tous les Mexicains, selon laquelle, au XIX^e siècle, les conservateurs étaient rétrogrades et les libéraux progressistes. La liste des souscripteurs aux expositions laisse voir une convergence de ces groupes (libéraux radicaux, libéraux modérés, conservateurs) à plusieurs dates. La presse, dans la décennie de 1850, est en outre unanime quant au fait que les expositions d'art représentent une oasis consolatrice dans un panorama politique tendu. Personne ne semble critiquer les expositions de l'Académie. En revanche, vers 1880, le libéral Ignacio Manuel Altamirano critique très durement des tableaux religieux, comparant même des ciels dorés dans une représentation de la Vierge Marie à de la mayonnaise (Altamirano 1879). On peut deviner ici son aversion pour un sujet qui répond davantage à une sensibilité conservatrice, à une date où les lois de *desamortización* (1856) ont déjà provoqué l'expropriation de nombre de couvents. Cela étant, certains libéraux peuvent être à la fois anticléricaux et croyants : la foi est une chose, la conviction que l'Église doit rester en-dehors de la politique en est une autre. On en trouve un bel exemple dans le discours d'inauguration du buste de Saint Luc, patron de l'École de Médecine, en juin 1860, dans un contexte particulièrement tendu : son auteur, Rafael Lucio, présente le catholicisme comme le ferment de la démocratie et Saint Luc, donc, comme « l'un des premiers promoteurs de la grande réforme sociale, d'une réforme qui devait améliorer les coutumes des sociétés futures, poser les bases des législations modernes et proclamer l'égalité d'origines et de droits entre les hommes » (« *Literatura* », 1860) .

18. Les trajectoires de vie ont d'ailleurs constitué des sources précieuses. À titre d'illustration, celle de Rafael Lucio est éloquent. Physicien, médecin et professeur de l'école de médecine, il a écrit un livre sur la peinture mexicaine des XVII^e et XVIII^e siècles. Il a été l'un des médecins personnels de

l'Empereur Maximilien (1863-1867) et s'est aussi penché sur Benito Juárez, dont il a signé l'acte de décès en juillet 1872. On voit ici la perméabilité entre le monde artistique et celui de la science (les médecins, ingénieurs, avocats, sont les premiers souscripteurs et protecteurs de l'Académie). Mais aussi la complexité des sensibilités personnelles et des parcours de vie, qui ne sont aucunement compatibles avec une répartition du monde politique en deux catégories étanches, les libéraux, amis de la démocratie et ennemis de l'Église, et les conservateurs, amis de l'Église et ennemis de la démocratie. Les spécialistes du XIX^e siècle mexicain savent que Maximilien a été un empereur libéral et qu'il a confirmé la liberté religieuse et les lois de desamortización. Il est, par ailleurs, le commanditaire de la première galerie de héros nationaux, qu'il fait réaliser exclusivement par des artistes nationaux. À partir d'un schéma initial qui donne des points de repère, les sources ont permis de nuancer et de complexifier le panorama, de confirmer aussi par ces nouveaux cas particuliers ce qu'ont montré à la même époque les historiens travaillant sur l'histoire politique, par exemple Erika Pani, à propos du Second Empire (Pani, 2004) : l'inadéquation du schéma binaire et manichéen enseigné à l'école primaire et cultivé par les médias, lorsqu'il s'agit de vraiment comprendre la vie politique du XIX^e siècle. J'ai ainsi appris à me méfier d'une certaine bibliographie marquée par le nationalisme et à ne jamais préjuger de ce que le document (d'archive ou de presse) allait me livrer. Le doute systématique s'est avéré essentiel.

4. Échos et débats entre hispanisme, histoire et histoire de l'art ; entre France et Mexique

19. On peut se poser finalement la question des atouts et des insuffisances de ma formation pour mener à bien mes recherches. Il me semble que je n'aurais pas pu mener à terme mes réflexions sans cette double culture : l'hispanisme, mon domaine d'origine, et l'histoire de l'Amérique latine, abordée grâce aux séminaires des historiens. Mes études hispaniques et, plus tard, mes cours comme enseignante de civilisation hispano-américaine m'ont apporté une culture et une sensibilité utiles concernant le XIX^e siècle hispanique, en particulier les luttes entre les deux grands partis ou bien la manière dont l'identité mexicaine était analysée par ses hommes de lettres. Les séminaires d'histoire de François-Xavier Guerra centrés sur le monde hispanique ont été eux aussi un stimulant essentiel.

20. Les présentations des spécialistes d'autres pays apportaient des éléments de comparaison avec mes recherches, faisant ressortir des points communs, en matière de pigmentocratie par exemple. Les séances étaient également des stimuli pour lire une bibliographie plus théorique, historique. Certaines lectures et théories conseillées par ma directrice, parfois sans rapport direct avec mon objet, se sont avérées éclairantes. La dynamique de l'Occident (Elias, 1976) a ébranlé ma conception essentialiste des institutions et des rapports de pouvoir. Les jeux d'échelle de Jacques Revel (Revel, 1996) m'ont indiqué l'utilité de ces va-et-vient entre l'histoire sociale et la prosopographie ; cet ouvrage a aussi ouvert d'autres questionnements méthodologiques. Les écrits de Maurice Agulhon (Agulhon, 1979) m'ont sensibilisée à la valeur symbolique et à la polysémie des monuments et des œuvres d'art historiques, tandis que ceux d'Anderson (1996) m'ont confirmé l'importance des cartes historiques et de l'archéologie dans la consolidation de l'identité nationale. Le livre de Marie-Danièle Demélas (Demélas, 1992) sur les pays andins proposait une étude des représentations proche de ce qui m'intéressait pour le Mexique.
21. Je mesure aussi la chance d'avoir pu résider une année universitaire dans le pays que j'étudiais. Ce séjour pour la réalisation du DEA d'études hispaniques m'a permis de m'adapter au Mexique, du point de vue du langage (accent, lexique spécifique, qui déstabilise dans un premier temps), et bien sûr de consulter une immense quantité d'ouvrages mexicains. Ces lectures intensives ont constitué une base de culture générale sur le pays et, sans doute aussi, un modèle normatif pour mes propres rédactions par la suite. J'ai aussi pu découvrir, au moins partiellement, une ville, une mémoire collective, des représentations, à travers les chansons populaires, les histoires drôles et les jeux de mots, un fonctionnement administratif et social qui m'a enseigné une autre perception de la temporalité et de la sociabilité. Je me suis finalement habituée aux pratiques mexicaines, à un certain rapport au temps différent de celui de la France. Obtenir l'accès à un fonds d'archive exige, outre des documents écrits, de la patience, de l'humilité, et n'est parfois tout simplement pas possible. J'ai aussi été amenée à tisser des liens, dont certains persistent encore aujourd'hui, en particulier avec des personnes qui travaillent à la préservation du patrimoine culturel et historique du Mexique. Connaître les formulations à employer dans une lettre à l'administration ou lors d'un entretien pour accéder à des archives, savoir patienter et revenir m'a aussi été essentiel pour ne pas désespérer,

tout comme mes contacts ont été un soutien fondamental. Ce séjour a donc été essentiel pour me permettre de considérer le Mexique comme ma seconde patrie, ne pas être perçue immédiatement comme extérieure et diminuer un peu les obstacles à l'accès de certaines sources.

22. Grâce à la multiplication des séjours d'études, j'ai aussi été en interaction au Mexique avec des chercheurs issus d'autres champs disciplinaires que le mien, aux parcours académiques différents, et qui ont fait preuve d'une immense bienveillance à mon égard : l'historien de l'art du XIX^e siècle Fausto Ramírez, l'historien espagnol Tomás Pérez Vejo et le sociologue français Guy Rozat. Le premier est un grand spécialiste de l'histoire de l'art au XIX^e siècle, qu'il relie à l'histoire politique et à l'identité nationale. Beaucoup de ses articles m'ont été extrêmement utiles. Son terreau est bien l'histoire de l'art mais, à partir d'objets d'art, il dirige ses analyses vers l'histoire politique. Tomás Pérez Vejo, historien espagnol installé à Mexico, avait travaillé sur la peinture d'histoire espagnole. Son point de départ est l'histoire ; il écrit encore aujourd'hui dans *El País* à propos du Mexique, des interactions entre identité nationale et histoire, et il a publié récemment un ouvrage sur un sujet proche du mien, dans une optique un peu différente indiquée par son titre : *México, la nación doliente. Imágenes profanas para una historia sagrada* (Pérez Vejo 2023). Ces deux hommes ont des trajectoires distinctes, l'un étant centré sur l'art, l'autre sur la politique, mais leurs travaux permettent de bien appréhender l'interaction entre les deux champs. Finalement, Guy Rozat, ancien étudiant de Nanterre en sociologie, installé au Mexique, s'intéresse depuis des décennies aux représentations des « Indiens » et de la Conquête et à leurs implications pour l'identité nationale. Ses livres et sa conversation m'ont éclairée sur le substrat culturel « créole » (criollo) et sa persistance au fil du temps. J'ai aussi rencontré la chercheuse en histoire de l'art Helia Bonilla, qui a eu la gentillesse de me guider dans le dédale des lettres de demande d'accès. Elle a aussi partagé son carnet d'adresses et son habitude de toujours remercier chacune des personnes qui lui fournit une information dans chaque article. Nos conversations nourrissent nos recherches depuis plus de vingt ans.

23. Pour terminer, en ressentant une légère hostilité de la part de certains chercheurs mexicains, je me suis posé la question de la pertinence d'étudier le Mexique de l'extérieur. Mes collègues mexicains, historiens de l'art, ont évidemment accès à une immense quantité d'informations. Leurs bibliothèques sont pleines de livres chinés, originaux ou fac-similés ; leur culture

est incomparablement plus grande que la mienne. Pourtant, ils s'intéressent à mes travaux et aiment débattre avec moi, qui n'ai pas grandi dans leur culture ni étudié l'histoire à l'école mexicaine. Mon amie et collègue Helia Bonilla peine à voir les peuples indigènes autrement que comme soumis et misérables ; elle peine aussi à considérer qu'ils auraient pu devenir une force politique au moment de l'indépendance. On a tellement essentialisé au Mexique, depuis plus d'un siècle, la séparation entre les anciens Aztèques, Toltèques et Chichimèques, mythiques, et les « Indiens » soumis et généralement pauvres, assimilés à des paysans ou à des travailleurs, qu'il m'a été difficile de lui faire voir l'artificialité de la chose. Cette artificialité n'est claire que pour une personne extérieure, alors que la supposée passivité indienne est une évidence indiscutable pour un Mexicain. D'autres « évidences » peuvent être mises en perspective par un regard non mexicain comme le mien.

24. Mon travail a pu apporter des éclairages utiles en remettant en cause des évidences, grâce à cette formation et à cette expérience en mille-feuille : une base d'hispanisme, une feuille d'histoire, une feuille d'histoire de l'art mexicaine, et un regard sur d'autres pays latino-américains, voire sur d'autres situations mettant en jeu le multiculturalisme, de l'Antiquité à nos jours. Puisse chacun des doctorants et chercheurs intéressés par ces sujets élaborer sa propre cuisine en mêlant les ingrédients en fonction de son intuition. Et en déguster les réalisations.

Bibliographie

AGULHON Maurice, *Marianne au combat, l'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979.

ALTAMIRANO Ignacio Manuel, « El Salón en 1879-1880. Impresiones de un aficionado, *La Libertad*, 13 janvier - 3 février 1880 », *La crítica de arte en México en el siglo XIX*, RODRIGUEZ PRAMPOLINI Ida (dir.), México, UNAM, 1997, t. 3, p. 15-58.

ANDERSON Benedict, *L'imaginaire national, réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.

BAEZ MACIAS, Eduardo, *Guía del archivo de la antigua Academia de San Carlos [1701-1867]*, México, UNAM, Instituto de Investigaciones estéticas, 1968, 2 vol.

Bernal Ignacio, *Historia de la arqueología en México*, México, Porrúa, 1979.

COUTO Bernardo, *Diálogo sobre la historia de la pintura en México*, Mexico, Cien de México, 1995 (première édition: Escalante, 1872).

DEMELAS Marie-Danielle, *L'invention politique. Bolivie, Équateur, Pérou au XIX^e siècle*, Paris, Recherche sur les Civilisations, 1992.

ELIAS Norbert, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1976.

« 'Literatura, Bellas Artes', *La Sociedad*, 8 novembre 1860 », *La crítica de arte en México en el siglo XIX*, RODRIGUEZ PRAMPOLINI Ida (dir.), México, UNAM, 1997, t. 2, p. 16-30.

MORALES Luis Gerardo, *Orígenes de la museología mexicana. Fuentes para el estudio histórico del Museo Nacional, 1780-1940*, México, Universidad iberoamericana, "claves para la historia", 1994.

PANI Erika, Pani, *El segundo imperio: pasados de usos múltiples*, México, CIDE, 2004.

PAZ Octavio, *Postdata*, México, Siglo Veintiuno, 1970.

PEREZ VEJO Tomás, *México, la nación doliente. Imágenes profanas para una historia sagrada*, México, Grano de Sal, 2023.

REVEL Jacques, *Jeux d'échelle, la microanalyse à l'expérience*, Gallimard Le Seuil, 1996.

RIVA PALACIO Vicente, et al., *México a través de los siglos*, México, Ballescá y Compañía, 1887, 4 v.

RODRÍGUEZ PRAMPOLINI Ida, *La crítica de arte en México en el siglo XIX*, México, UNAM, Instituto de Investigaciones Estéticas, 1997, 3 v.

M. LECOUEY, « À la croisée de l'histoire de l'art et de l'histoire politique mexicaines »

ROMERO DE TERREROS Manuel, *Catálogos de las exposiciones de la antigua Academia de San Carlos de México, 1850-1898*, México, UNAM, Instituto de Investigaciones Estéticas, 1963.